Au Québec, les “enfants du Renouveau” sont-ils vraiment pire que les autres ?

Relevé sur http://www.telerama.fr/idees/au-quebec-les-enfants-du-renouveau-sont-ils-vraiment-pire-que-les-autres,86348.php

IL FAUT SAUVER L'ÉCOLE | Tout miser sur les compétences ? Le Québec l'a osé avec le Renouveau pédagogique. Une révolution qui vise à faire des têtes moins pleines mais mieux faites. Et qui divise la communauté éducative. Reportage, le 11/09/2012 à 00h00, par **Erwan Desplanques**

A l'école La Vérendrye, à Montréal, on pousse les élèves à être créatifs et audacieux. © Bertrand Carrière/VU pour Télérama

Au Québec, cette rentrée 2012 fut l'une des plus chaudes depuis longtemps. Trente-trois degrés en moyenne. Avec des arrestations policières quotidiennes dans les amphis et des élections plus que mouvementées, conclues sur un triste coup de fusil. Le 28 août, tandis que les manifestations du printemps érable contre la hausse des frais d'inscription à l'Université – annulée depuis par la nouvelle Première ministre, Pauline Maurois – renaissaient un peu partout au cœur du bien nommé « quartier latin » de Montréal, les deux cents écoles de la métropole rouvraient à l'inverse dans un climat paisible. Voire étrangement festif.

Dans la cour de l'école internationale La Verendrye, par exemple, une sono diffusait *C'est bon pour le moral,* de la Compagnie créole, berçant la rentrée des écoliers avec des ballons, des drapeaux, des costumes, comme si tout allait bien – ou plutôt allait mieux. Pas étonnant : chez les plus jeunes, la fronde est un lointain souvenir, qui remonte à plus de dix ans. A l'an 2000, plus précisément, lorsque le Québec a profité du changement de siècle pour révolutionner l'éducation ! A l'époque, on avait eu vent d'une polémique, depuis la France, sans imaginer l'ampleur du débat qui continue de diviser les profs de la province canadienne.

Cette grande réforme, intitulée le Renouveau pédagogique, on l'identifie très vite à l'œil nu : des tables de classe disposées en U, des enfants qui travaillent essentiellement en équipe (dès 6 ans), chantent en rap les valeurs de l'école (*« A la Verendrye, on est ouvert d'esprit »*) et récitent le « Profil de l'apprenant » (principales vertus : être *« audacieux et investigateur »*). Connaître ses leçons par cœur ? N'y pensez plus, c'est fini. Tout comme l'apprentissage à l'ancienne, avec le professeur au tableau et les élèves qui bâillent sur Corneille.

Le Renouveau pédagogique a donné de nouvelles consignes : les écoliers sont maintenant de grands garçons et de grandes filles, capables d'apprendre par eux-mêmes, avec un prof réduit au rôle d'animateur, de *« facilitateur »*. Dictées supprimées, redoublement interdit (*« Il faut laisser du temps à l'élève »*), notes remplacées par des soleils, des nuages, des smileys... Un enseignement plus ludique, plus efficace aussi – du moins était-ce la promesse de départ.

Au secondaire (l'équivalent de notre collège), les disciplines ont été regroupées en « domaines » (« Univers social » pour l'histoire-géo et la citoyenneté, « Développement personnel » pour le sport, la santé, l'éthique, etc.). Les élèves ne subissent plus de *« cours »* : ils montent des *« projets »*. Et sont évalués exclusivement sur leurs compétences : savoir prendre la parole, émettre une opinion, etc. Sur le mur de l'école, ce slogan : *« On passe à l'action ! »* Les profs ne leur demandent plus forcément de réciter les grandes dates de l'histoire du Québec (un comble dans une province dont la devise est *« Je me souviens »*) : à la place, on leur organise des jeux de piste !

On caricature ? Oui, un peu, à dessein, tant la réforme fut elle-même caricaturale à ses débuts. *« Improvisée »*, nous dit le Conseil supérieur de l'éducation. Voire *« catastrophique »*, selon l'Alliance des professeurs de Montréal.

Au départ, un grand nombre d'enseignants se sont sentis largués. *« Avant, on suivait un programme, un manuel,* raconte l'un d'eux. *Là, il fallait inventer les cours, monter des ateliers. Parfois, par facilité, on mettait les enfants en salle d'informatique devant des jeux dits éducatifs, et on se creusait la tête pour savoir comment évaluer tout ça. »* Un autre : *« Parmi les compétences à acquérir, on trouvait : "construire sa conscience citoyenne à l'échelle planétaire". Comment on évalue ça ? Faut-il parrainer un enfant en Afrique ? »* Il ne croit pas si bien dire : à l'école La Verendrye, les « apprenants » ont financé l'an dernier la construction d'un puits en Inde...

Côté parents, à l'époque, on s'arrache les cheveux pour décrypter des bulletins d'évaluation bizarroïdes de trois ou quatre pages, sans notes, sans pourcentages, sans moyenne de classe... *« C'est comme si on avait lancé un médicament sans l'avoir testé »*, résume le spécialiste de l'éducation Normand Baillargeon.

Dans l'agacement général, un nouveau syndicat d'enseignants (Fédération autonome de l'enseignement) est monté au créneau contre cette *« obsession des compétences »* qui priverait les élèves du savoir, du bagage culturel fondamental. Contre cette pédagogie nouvelle, progressiste, fondée sur le « socio-constructivisme » (l'enfant construit lui-même son savoir) et inspirée d'une *« mauvaise lecture d'*Emile*, de Rousseau »*, selon l'universitaire Gérald Boutin, l'un des plus fervents détracteurs de la réforme. Encore très récemment, le film du Québecois Philippe Falardeau *Monsieur Lazhar* (sorti en France le 5 septembre 2012), poussait la satire jusqu'au bout, avec un Fellag en prof téméraire, qui a l'insolence de remettre les tables en rangées et de faire des dictées sur la prose de Balzac...

La pression a fini par payer. Début 2010, le ministère a fait en partie machine arrière. Retour au notes, au bulletin unique (et simplifié), liste des compétences réduite de moitié. Les parents d'élèves ont soufflé. Par ailleurs, les enseignants se sont globalement faits à la réforme, prenant certaines libertés avec des consignes qui se sont elles-mêmes beaucoup assouplies.

Certains finissent même par y trouver leur compte : *« Qu'avez-vous retenu, vous, de vos cours de sciences de quatrième ?*, nous demande une directrice d'établissement. *Pas grand-chose, je pense. Comme tout le monde. Vous avez appris des connaissances en vue des examens, puis vous les avez en grande partie oubliées. Notre méthode est différente : nous insistons sur la démarche d'apprentissage. C'est en rendant les élèves acteurs de leur savoir que leurs connaissances peuvent perdurer dans le temps. »*

Nous partons vérifier cette donnée avec des élèves plus âgés, à la Polyvalente Saint-Jérôme, dans les Laurentides. Des ados en uniforme un peu perdus en ce jour de rentrée – les profs portent des gilets bleus et se parlent par talkie-walkies pour les orienter dans le dédale de couloirs. L'établissement est gigantesque. Avec une piscine, une salle de spectacle, et des enfants invités à monter des projets personnels : faire de la joaillerie, monter une pièce de théâtre ou un parti politique...

De l'avis général, on constate ici que les élèves du Renouveau pédagogique, loin d'être des abrutis, *« sont plutôt plus débrouillards que ceux des générations précédentes »*. C'était l'un des objectifs de cette réforme : faire des têtes moins pleines mais mieux faites. Des esprits moins inhibés, plus intuitifs. Des enquêteurs et des communicants plutôt que des perroquets érudits. *« Mes neveux français, par exemple, ont une connaissance très impressionnante du Moyen-Age*, nous glissera plus tard un

responsable de la Commission scolaire de Montréal. *On espère simplement que nos enfants, à nous, seront à terme plus créatifs. »*

La réforme, par contre, n'a eu qu'un impact très faible sur le taux de décrochage scolaire et ces fichus 20% d'ados qui quittent chaque année le système sans le moindre diplôme. Et aux tests nationaux, le niveau des élèves ne s'améliore pas (voire baisse un peu en sciences). Le Conseil supérieur de l'éducation livrera dans dix-huit mois un rapport sur ces dix années d'une réforme coûteuse, appliquée souvent avec zèle ou maladresse à ses débuts, et qui ne cesse d'être remaniée depuis.

Pour Claude Lessard, son président, elle continue de créer un certain *« malaise »* dans le secondaire et n'a pas réussi à freiner *« l'hémorragie vers l'enseignement privé »* qui inquiète de plus en plus le Québec. Prof d'histoire, Jean-Bernard Carrier est plus optimiste. Depuis dix ans, il fait réfléchir ses élèves à la notion de citoyenneté, comme le lui a demandé le gouvernement. Et c'est avec enthousiasme qu'il a aperçu ses ouailles au printemps dernier – *« des jeunes éclairés, à la fois critiques et ouverts sur le monde »* – se retourner contre ce même gouvernement, manifestant dans la rue pour braver ses décisions, ses lois. Une génération moins savante, mais plus frondeuse. Les graines germées d'une étonnante révolution pédagogique.

A quoi forme-t-on les maîtres ?

« Les professeurs au Québec ? Ce sont des ignorants qui enseignent à d'autres ignorants. » Spécialiste de l'éducation, Gérald Boutin savoure sa petite phrase. Depuis des années, il critique la formation des maîtres, telle qu'elle est pratiquée à Montréal, avec *« des étudiants qui croulent sous les cours de pédagogie et ne maîtrisent finalement aucune discipline »*. L'inverse de la France, en gros. A l'Université, pour devenir prof, on ne se spécialise pas en Lettres ou en Histoire, mais – nuance – en « enseignement des Lettres » (ou d'Histoire). Avec une seule année consacrée à la discipline et deux années davantage tournées vers la psycho-pédagogie. Il arrive même que la matière passe complètement à la trappe. *« En trois ans, je n'ai pas eu le moindre cours de littérature »*, regrette Martin Bibeau, prof de français dans le secondaire (équivalent du collège) et vice-président de l'Alliance des professeurs de Montréal. Il n'y a pas de concours comme en France (CAPES ou agrégation), on postule directement à l'une des commissions scolaires après avoir obtenu (en quatre ans) un brevet d'enseignant. Pas besoin de savoir pondre de grandes dissertations sur Molière ou Derrida, ni de lire Montaigne dans le texte. *« La connaissance de la matière est secondaire*, déplore l'universitaire francophile Normand Baillargeon. *Ici, on se persuade qu'on peut être spécialiste de la transmission, d'une façon générale, indépendamment du contenu enseigné. Les sciences de l'éducation ont pris le pas sur l'excellence disciplinaire. Les jeunes professeurs sont les premiers à s'en plaindre, conscients de leurs lacunes, parfois de leur pauvreté intellectuelle. Au Québec, Einstein ne pourrait pas enseigner la physique au secondaire. »*



Sauvez l'école !
Dossier spécial dans *Télérama* du 12 septembre 2012
Avec un entretien croisé entre Vincent Peillon, ministre de l'Education nationale, et le sociologue Jean-Pierre Terrail.
En kiosque ou sur abonnement.